



**HAL**  
open science

## Entrer dans une Maison de la famille inuit : enjeux sociaux et spatiaux du seuil

Chloé Le Mouel

► **To cite this version:**

Chloé Le Mouel. Entrer dans une Maison de la famille inuit : enjeux sociaux et spatiaux du seuil. Espace Populations Sociétés, 2021, 2020/3-2021/1, 10.4000/eps.11011 . hal-03143674

**HAL Id: hal-03143674**

**<https://hal.science/hal-03143674>**

Submitted on 16 Feb 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Entrer dans une Maison de la famille inuit : enjeux sociaux et spatiaux du seuil

Entering an inuit Family house: social and spatial issues of the threshold

**Le Mouël Chloé**

Unistra / Université Laval - AMUP / CIERA

Chloe.lemouel@insa-strasbourg.fr

**Mots clés :** Inuit, Nunavik, Canada, anthropologie de l'espace, architecture, seuil, appropriation

**Key words :** Inuit, Nunavik, Canada, anthropology of space, architecture, threshold, appropriation

**Résumé :** Qarmaapik est un projet pilote de *Maison de la famille* à Kangiqsualujjuaq au Nunavik, un équipement communautaire qui a pour objectif de renforcer les liens sociaux dans ce village. Cet article est une investigation tissée au croisement de l'architecture et de l'ethnographie, interrogeant certains aspects de l'habiter inuit, dans un contexte (post)colonial. La méthode employée est l'observation participante, accompagnée de croquis ethnographiques, d'entretiens semi-directifs et de relevés habités. Dans la Maison de la famille Qarmaapik, les seuils sont constitués de dispositifs complexes afin de ne pas être des lieux de coupure mais de gestion de l'intimité. L'étude des aspects physiques, sociaux et symboliques des seuils intérieurs et extérieurs met en évidence d'une part la place de ce lieu dans le *continuum* espace privé – espace public, et d'autre part l'importance de la mise en relations des individus.

**Abstract :** Qarmaapik is a pilot *Family house* project in Kangiqsualujjuaq in Nunavik, a community facility that aims to strengthen social ties in this village. This article is an investigation woven at the crossroads of architecture and ethnography, examining certain aspects of Inuit living, in a (post)colonial context. The method used is participant observation, accompanied by ethnographic sketches, semi-structured interviews and manned surveys. In Qarmaapik Family house, the thresholds are made up of complex devices so as not to be places of interruption, but to manage privacy. The study of the physical, social and symbolic aspects of the interior and exterior thresholds highlights, on the one hand, the place of this place in the private space - public space *continuum*, and on the other hand the importance of establishing relationships between people.

## Introduction

Les seuils ont une dimension physique, sociale et symbolique. Ils permettent la clôture et le franchissement d'une limite matérielle. Ils sont aussi le lieu de la négociation des interactions sociales. Enfin, ils sont l'occasion pour un groupe de porter un discours sur lui-même. Les seuils de la Maison de la famille de Kangiqsualujjuaq sont témoins des tensions de l'habiter inuit<sup>1</sup> qui a subi d'importantes modifications depuis la sédentarisation, dans les pratiques, les représentations et l'espace matériel.

Le rôle de l'architecture est d'établir des frontières stables entre les espaces mais aussi d'établir des lieux de passage, des seuils qui séparent et qui relie, qui autorisent ou qui empêchent le franchissement [Bonnin, 2000, p. 82 ; Segaud, 2012, p. 130]. Les seuils prennent part à une construction culturelle de l'espace [Segaud, 2012, p. 130]. Par leurs dimensions matérielles et symboliques, ils participent à qualifier ces espaces [Segaud, 2012, p. 130]. Arnold Van Gennep formule ainsi tout l'enjeu de franchir une frontière : « *La porte est la limite entre le monde étranger et le monde domestique s'il s'agit d'une habitation ordinaire, entre le monde profane et le monde sacré s'il s'agit d'un temple. Ainsi "passer le seuil" signifie s'agréger à un monde nouveau.* » [Van Gennep, 1981, p. 26]. Critiquant l'approche de Van Gennep, qui selon lui, évacue assez vite la dimension physique des seuils, l'architecte et anthropologue Philippe Bonnin [2000, p. 65] insiste sur l'importance de celle-ci et propose de s'intéresser au rapport de la société à la matérialité. La dimension physique des seuils permet d'indiquer, d'aménager, de signifier, en s'appuyant sur l'architecture même ou sur des objets [Segaud, 2012, p.133]. Néanmoins, pour Bonnin, cette dimension matérielle est au service de la dimension symbolique : « *Si tenue qu'elle soit, la matérialité y a été conviée pour soutenir un ensemble florissant de symboles et de rituels, de paroles et de gestes.* » [Bonnin, 2000, p. 69].

Passer un seuil, c'est aussi procéder à un rituel. Van Gennep distingue trois temps dans les rites de passage, soit la phase préliminaire (phase de séparation), phase liminale (ou marge), et phase postliminaire (phase d'agrégation). Or, « *les rites accomplis sur le seuil même sont des rites de marge* » [Van Gennep, 1981, p. 27], ils permettent de se préparer à s'agréger à un monde nouveau, à changer de statut, à s'intégrer à un nouveau groupe social. Les seuils organisent les

---

<sup>1</sup> L'orthographe concernant le mot Inuit utilisée dans cet article suit une proposition adoptée à l'unanimité au 9e Congrès international d'études inuit tenu à Iqaluit, Nunavut, le 14 juin 1994 : un.e Inuit, des Inuit, l'adjectif inuit est invariable.

relations à l'autre [Segaud, 2012, p. 131]. Et ainsi le simple franchissement du seuil d'une maison fait changer de statut, l'individu passant de l'être public à l'être intime [Bonnin, 2000, p. 76]. Pierre Bourdieu ajoute également que les rites de passage n'ont pas pour seul but de séparer ceux qui les ont subis de ceux qui ne les ont pas encore subis. Ils permettent également « *d'instituer ainsi une différence durable entre ceux que ce rite concerne et ceux qu'il ne concerne pas.* » [Bourdieu, 1982, p. 58]. Enfin, la dimension temporelle joue également un rôle important. Pour l'ethnologue Pierre Centlivres [2000, p. 38], là où Van Gennep avait vu dans le seuil une ligne, l'anthropologue Victor Turner lui donne une dilatation dans le temps, une épaisseur, en y voyant toute une période de transition. La dimension temporelle intervient également à une autre échelle : celle de la répétition. C'est par les franchissements successifs que se transmet, s'entretient et se réactive une construction culturelle de l'espace, les seuils devenant ainsi des dispositions institutionnalisées, des structures [Bonnin, 2000, p. 69 ; Löw, 2015, p. 217].

Ainsi, le seuil permet le franchissement d'une limite. Il est codé culturellement. Il est composé d'aspects matériels, symboliques et sociaux, constitué dans l'espace et dans le temps. Enfin il a pour effet d'organiser les relations à l'espace et aux autres.

Comment sont constitués les seuils de la Maison de la famille Qarmaapik, dans leurs aspects à la fois physiques, symboliques, sociaux ? Comment peut-on lire à travers ces seuils la volonté de faire communauté ? Enfin, de quelles tensions entourant l'habiter inuit sont-ils les témoins ? Du point de vue de la méthodologie, une approche ethnographique a été privilégiée. Les données ont été recueillies lors de trois séjours de recherche<sup>2</sup>. La méthode employée est l'observation participante, accompagnée de croquis ethnographiques, d'entretiens semi-directifs et de relevés habités. Il s'agit de relevés en plans et coupes de l'espace architectural et des objets, afin d'informer la relation entre l'espace et les pratiques sociales ou les représentations symboliques [Pinson, 2016, p. 57]

## 1. Qarmaapik, la Maison de la famille de Kangiqsualujjuaq

---

<sup>2</sup> Le premier séjour, de deux semaines à Kuujjuarapik, Inukjuak et Kujjuaq en 2017 centré sur l'observation des maisons d'habitation. Les deux autres terrains à Kangiqsualujjuaq, du 7 octobre au 6 novembre 2019 puis du 14 février au 18 mars 2020, ont été dédiés à Qarmaapik.



Figure 1. Maison de la famille Qarmaapik

Kangiqsualujjuaq est un Village Nordique du Nunavik, situé dans l'Arctique québécois, proche de la Baie d'Ungava. La population s'élève à 1028 habitants<sup>3</sup> et est à plus de 95% inuit<sup>4</sup>. Village précurseur où a été fondée la première coopérative du Nouveau-Québec en 1959, c'est ici également qu'à l'initiative des citoyens a été mis en place le projet pilote de Maison de la famille Qarmaapik en 2013. L'idée s'est formée au cours d'une série de consultations appelées *Parnasimautik*<sup>5</sup> [plan, projet, lit. : ce qui sert à être préparé pour partir], portant sur les enjeux fondamentaux affectant la vie quotidienne de la communauté. Cette Maison de la Famille est une réponse au constat du grand nombre d'enfants de la communauté placés dans des familles d'accueil par la Direction de la Protection de la Jeunesse (DPJ), de l'inadéquation de la réponse de ces services dans le contexte inuit, de la défiance des habitants envers la DPJ, et de la rupture de la transmission intergénérationnelle induite par les rapides changements sociaux survenus

---

<sup>3</sup> <https://www.nunivaat.org/doc/document/2020-01-17-01.pdf>

<sup>4</sup> <https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016/dp-pd/prof/details/page.cfm?Lang=E&Geo1=CSD&Code1=2499090&Geo2=PR&Code2=24&SearchText=Kangiqsualujjuaq&SearchType=Begin&SearchPR=01&B1=Aboriginal%20peoples&TABID=1&type=0>

<sup>5</sup> <https://parnasimautik.com>

au Nunavik au cours du siècle dernier [Emudluk, 2017, p. 37]. C'est ainsi que la Maison de la famille Qarmaapik a démarré officiellement son activité en 2016. Cet organisme à but non lucratif formule ainsi son objectif : « *The main reason for creating Qarmaapik House was to prevent children from being placed in foster families and/or sent to another community by the Youth Protection. The goal would also be to help families in need and strengthen connections between the Youth, Adults and the Community with the assistance of our Elders, who have traditional knowledge and Inuit values.* » [Emudluk et Unatweenuk, 2017]. Autrement dit, il s'agit d'offrir des services et des ressources culturellement adaptés pour outiller les parents face aux besoins de leurs enfants, et pour améliorer le lien au sein des familles. Le lieu offre également un espace de refuge [*safe house*] ouvert 24 heures sur 24 : quatre chambres sont ouvertes aux enfants et aux adultes qui ont besoin de venir se mettre temporairement à l'abri d'une situation de crise. Par la mise en place de la Maison de la famille, il s'agit pour la communauté de s'affirmer face à une institution issue du pouvoir colonial, ici la DPJ.

Le choix du nom, Qarmaapik, fait référence à un type de bâtiment, le *qarmaq*, dont la structure est mixte : murs en pierres ou en bois et toiture en toile de coton ; réinterprétation du *qarmaq* traditionnel, habitation d'automne en pierre, tourbe, ou neige, et peaux. Le suffixe *-aapik* signifie petit, mais aussi doux ou gentil, et apporte une coloration subjective positive. L'intention était de signifier la fonction d'abri du lieu et son ancrage dans la contemporanéité de Kangiqsualujjuaq. Le terme contemporanéité permet, selon l'anthropologue Sylvie Poirier, de « *faire valoir les dynamiques autochtones, c'est-à-dire les synthèses locales orchestrées, depuis l'époque coloniale, entre les ordres sociaux et symboliques des autochtones et ceux de la société dominante ; j'entends aussi ce que ces synthèses impliquent en termes d'appropriation et de rejet, d'imitation, de relecture et d'innovation, ou encore, en termes d'expériences, de récits, de souffrances et de réalisations.* » [Poirier, 2000, p. 139].

Plusieurs projets sont apparus au cours des dernières années, visant à ouvrir des Maisons de la famille dans les villages du Nunavik. Or Qarmaapik est un projet pilote qui se distingue des autres par son ampleur : la structure compte une quinzaine d'employés là où les autres n'en ont qu'un ou deux. Elle se singularise aussi par le fait de pouvoir héberger des personnes dans le refuge. Le Regional Partnership Committee, initiative regroupant des organisations régionales inuit en vue de trouver des solutions aux problèmes sociaux du Nunavik, voit dans ces nouvelles initiatives une occasion de renforcer les liens sociaux et les relations familiales au sein des villages. Les Inuit les conçoivent comme lieu de socialisation et de bien-être de la communauté [Hervé, 2017]. Pour Nancy Etok, initiatrice de Qarmaapik, la Maison de la famille contribue à

créer une nation forte en vue de son autodétermination future, en aidant à rétablir l'harmonie entre les individus, les familles et les communautés<sup>6</sup>. Chaque Maison de la famille s'est dotée d'un but spécifique, et est mise en pratique dans une forme qui lui est propre, en réponse à un contexte toujours unique. Malgré leurs disparités, ces structures partagent un enjeu commun : le manque d'espace bâti dans les communautés les pousse à s'installer dans des bâtiments conçus pour d'autres activités et réhabilités pour l'occasion. Elles doivent donc s'épanouir dans un espace limité et pensé dans un cadre culturel différent. Cet article propose d'explorer de quelle manière l'une de ces Maisons de la famille, Qarmaapik à Kangiqsualujjuaq, s'est appropriée le lieu qui lui a été assigné : un bâtiment qui a été une boutique puis une chambre d'hôte. Le bâtiment a subi différentes modifications et extensions au cours du temps. Aujourd'hui, pour répondre aux deux missions de Qarmaapik, prévention et intervention, l'espace interne du bâti de la Maison de la famille est subdivisé en deux zones. J'ai choisi d'aborder cette situation complexe à travers l'étude des seuils extérieurs et intérieurs, pour aborder toute la gamme de significations associées à ceux-ci. Les seuils fondent les espaces : « *le seuil existe dès lors qu'on a eu l'intention de séparer un lieu du reste du monde : un dedans, espace fini et clos, aux qualités choisies et contrôlées. L'intérieur est ce lieu, où se cristallise l'intime, où se construit l'identité, où se réalisent la protection et la sécurité recherchées.* » [Bonnin, 2000, p. 69]. Il s'agit d'une investigation tissée au croisement de l'architecture et de l'ethnographie, interrogeant certains aspects de l'habiter inuit dans un contexte (post)colonial.

## 2. Entrer dans Qarmaapik

Tout d'abord, l'étude de l'entrée principale est importante car c'est « *le seuil fondateur* » [Bonnin, 2000, p. 69], il sert de modèle aux entrées secondaires et aux seuils intérieurs du bâtiment. C'est lors du franchissement de cette limite entre extérieur et intérieur que se négocient les interactions entre ceux qui viennent du dehors, clients, participants, visiteurs<sup>7</sup>, employés, et ceux qui dedans, occupent déjà l'espace.

---

<sup>6</sup> Communication personnelle, N.Etok, 8 octobre 2019

<sup>7</sup> A Qarmaapik le terme *clients* [clients] désigne les personnes hébergées dans le refuge et les individus auprès de qui les intervenants sociaux interviennent. Les *participants* [participants] sont ceux qui viennent prendre part aux ateliers de prévention. Enfin les *visiteurs* [visiteurs] sont ceux qui viennent partager un café le temps d'une conversation.

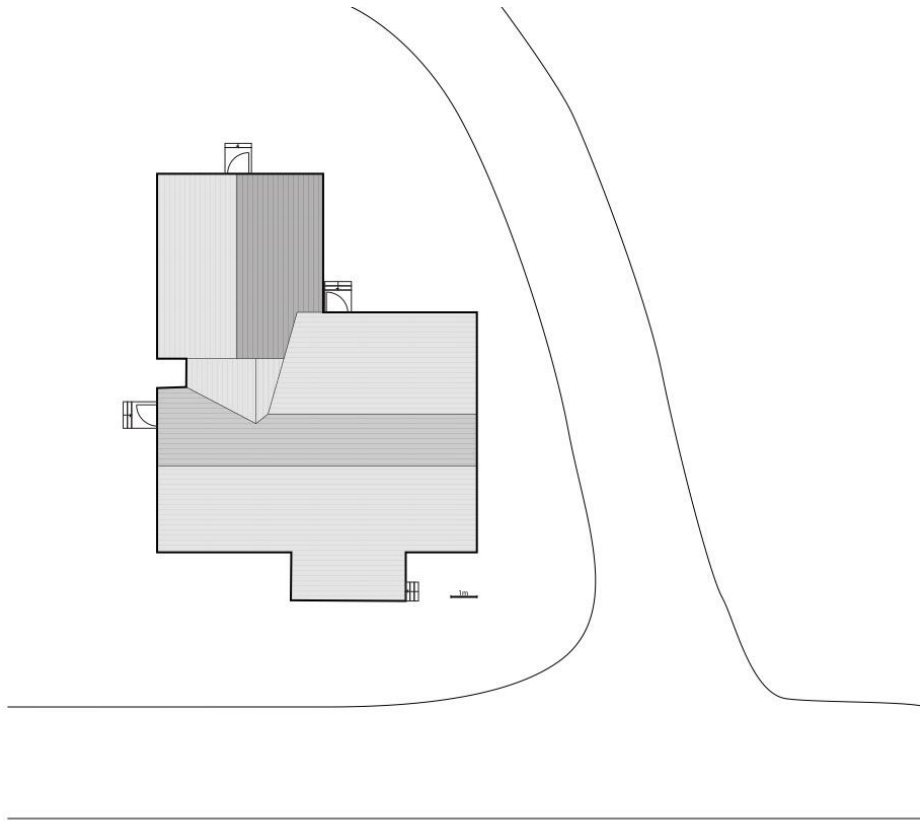


Figure 2. Plan masse schématique de Qarmaapik (Chloé Le Mouël, 2020)

### 2.1. La séquence d'entrée principale

À Kangiqsualujjuaq, la Maison de la famille est identifiable de loin grâce à son nom et son logo affichés sur la façade, et le numéro du bâtiment apposé sur le porche d'entrée. Le nombre de véhicules garés devant donne un indice sur la fréquentation du lieu, sur l'identité des personnes présentes. Un panneau accroché à une fenêtre indique de ne pas se garer près de l'entrée ; consigne relativement respectée par les différents *trucks*, motoneiges et quads. Quatre portes permettent d'entrer dans le bâtiment (Figure 3).



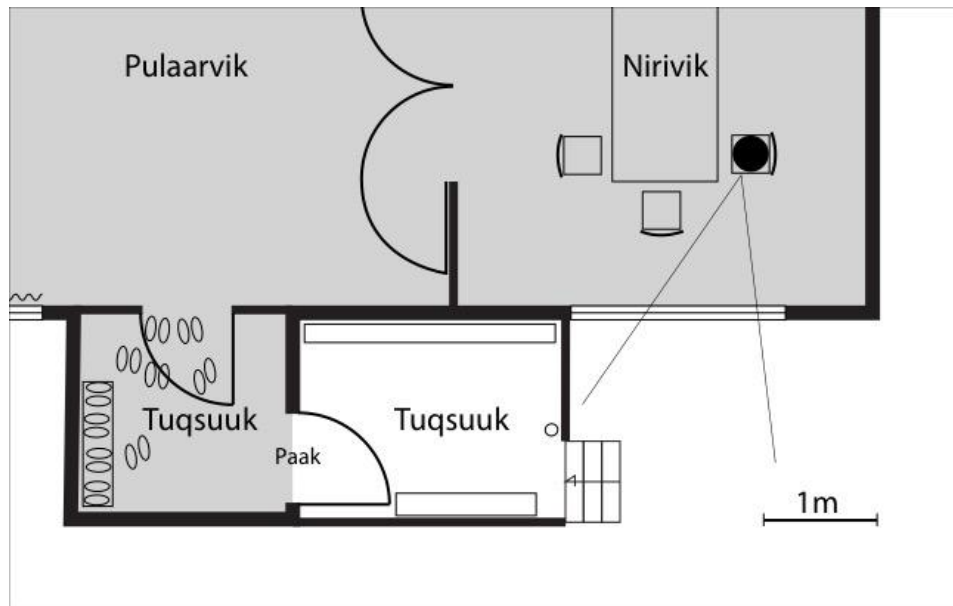


Figure 3. Plan schématique de l'entrée principale (Chloé Le Mouël, 2020)

L'entrée principale se fait par la porte qui donne sur la rue. En s'approchant du bâtiment, le regard de l'arrivant peut croiser par la fenêtre celui des membres du personnel qui travaillent ou prennent leur pause dans le *nirivik* [lit. le lieu où l'on mange]. Il faut ensuite monter quatre marches pour entrer dans le porche abrité. Si pour entrer dans une habitation l'escalier est utilisé pour s'annoncer en tapant des pieds, ce n'est pas le cas à Qarmaapik. Le bâtiment, comme tous ceux du village, est surélevé pour répondre à des contraintes techniques. Cela permet au vent de circuler sous la construction afin de limiter la pression en cas de tempête, de balayer la neige pour éviter son accumulation, et enfin d'empêcher un transfert de chaleur du bâtiment vers le pergélisol sous-jacent [Société d'Habitation Du Québec, 2017, pp. 9, 12, 26].

Ce porche, comme ceux des habitations contemporaines inuit, est une réinterprétation des tunnels d'entrée des igloos de neige. Ils sont désignés par le même nom : *tuqsuuk* qui signifie donc tunnel d'entrée, porche, vestibule, corridor, mais aussi trachée ou artère [Bordin, 2003, § 8, §. 63 ; Therrien, 1987, p. 25]. Étymologiquement, ce terme est lié à *tuqsuaq* qui désigne toute sorte de tube [Bordin, 2003, § 8]. La terminaison duelle (redoublement de la voyelle + k) nous informe également sur un aspect architectural de cette entrée : les tunnels des maisons de neige étaient composés de deux couloirs successifs donnant accès à l'espace principal [Therrien, 1987, p. 25]. Ce schéma est respecté par le porche d'entrée contemporain constitué de plusieurs sous-espaces : un porche froid, puis un second porche faisant partie de l'enveloppe thermique du bâtiment, donnant accès à la pièce principale. Le tunnel d'entrée de la maison de neige avait un rôle de sas hygrothermique [Le Mouël et Le Mouël, 2002, p. 183]. Il en est de même pour

le porche. Néanmoins, les enjeux autour du seuil de l'habiter inuit sont plus vastes que la seule fermeture de l'enveloppe thermique que suggère l'ethnologue Pascal Dibie dans un ouvrage consacré aux portes, où il explique l'existence des portes chez les Inuit du Groenland par leur seule fonction : séparer l'espace domestique chauffé du froid extérieur [Dibie, 2012, p. 384].

La première partie du porche d'entrée de Qarmaapik contient deux bancs et un cendrier : c'est un espace de pause pour le personnel, abrité mais en relation directe avec l'extérieur. Il sert également d'espace de stockage de nourriture et de matériel lié aux activités d'extérieur tel que du matériel de pêche. Fonction de stockage déjà présente dans le cas du tunnel d'entrée de la maison de neige [Saladin d'Anglure, Larochelle et Zrudlo, 1973, p. 158 ; Brière et Laugrand, 2017, p. 37]. En revanche, alors que ces derniers étaient le lieu où dormaient chiens et orphelins<sup>8</sup> [Hervé, 2015, p. 132], à l'écart de l'habitation et de ses habitants, l'entrée de Qarmaapik n'a pas ce rôle. L'arrivant ouvre ensuite une porte pour arriver dans la deuxième partie du porche, espace fermé mais non chauffé. Dans ce petit local sont déposées les chaussures, sur un meuble ou en vrac au sol sur un tapis. La quantité de chaussures, comme la quantité de véhicule garés devant, donne un indice sur le nombre de personnes présentes.

Pour l'ethnologue Andréanne Brière, les seuils sont des marqueurs d'une continuité de l'habitus nomade par la façon fluide de les franchir : les portes sont fermées mais pas verrouillées, le franchissement est rapide et ne nécessite pas d'arrêt. Ici tout le monde se déchausse, dans le mouvement. En revanche, pour la géographe Béatrice Collignon, le seuil contemporain est un marqueur de la sédentarisation. Les personnes portant des bottes de fourrure cousues sur mesure par les femmes inuit, des *kamiik*, les conservent car elles sont considérées comme propres, ne retenant pas la saleté [Brière, 2014, p. 78]. Les personnes portant des chaussures issues de l'industrie doivent s'arrêter pour se déchausser. Même si cet arrêt est très court, les Inuit ne nouant pas leurs lacets, pour Collignon, « *ce simple détail induit des gestes différents ainsi qu'un autre rapport entre l'extérieur et l'intérieur* » [Collignon, 2001, p. 400]. Et cet arrêt, aussi bref soit-il, réactive la logique de la sédentarisation à chaque passage [Collignon, 2001, p. 401]. Elle voit donc dans la façon de franchir les seuils des habitations une expression de la situation des Inuit pris entre culture traditionnelle et culture nord-américaine, se traduisant par deux modes d'être qui cohabitent [Collignon, 2001, p. 400]. Par ailleurs, les *Qallunaat* [non-

---

<sup>8</sup> La figure de l'orphelin, dans les récits mythologiques tout comme les récits réels, est l'archétype même du démuné chez les Inuit : démuné de relations sociales, mais aussi de matériel. Dormir dans le *tuqsuuk* octroie le même statut social à l'orphelin qu'au chien. De plus, comme le chien, l'orphelin est un possible médiateur entre le monde des esprits et celui des êtres humains [Hervé, 2015, p. 127-129]. Caroline Hervé fait une relation directe entre les statuts d'intermédiaires du chien, de l'orphelin et du *tuqsuuk* : entre le monde humain et celui des esprits, de l'homme démuné à l'homme accompli, et entre l'intérieur et l'extérieur.

inuit] marquent à cet endroit un arrêt prolongé pour enlever leurs chaussures, dont ils nouent les lacets. Les policiers quant à eux ne se déchaussent pas pour entrer, marque de leur pouvoir laissant après leur passage des traces de neige fondue à l'intérieur.

Dans la seconde partie du porche, le mur au-dessus du meuble à chaussures sert d'espace d'affichage. La plus grande affiche, écrite à la main et renvoyant aux valeurs inuit, instruit sur les règles du lieu et permet à chacun de se préparer à entrer : 1/ *Be kind*, 2/ *Listen well*, 3/ *Participate*, 4/ *Willing to learn*, 5/ *Tell the truth*. D'autres affiches institutionnelles donnent des conseils pour les sorties sur le territoire, ou des informations publiques. Elles sont en anglais, en inuktitut, ou dans les deux langues.

Au Nunavik, comme l'a montré Brière [2014, pp. 78, 102] il existe un *continuum* entre vie privée et vie publique qui se traduit physiquement au niveau des seuils des habitations et qui est renégocié à chaque franchissement de ceux-ci selon les relations entre visiteurs et hôtes. Les seuils sont les lieux d'articulation de la sphère privée et de la sphère publique. Dans les lieux les plus privés, comme les habitations, l'usage est de se déchausser en entrant. À l'inverse, dans les lieux les plus publics, comme le magasin ou le centre communautaire, les chaussures sont conservées. De plus, les seuils de ces derniers lieux sont le support d'un affichage public, absent des habitations. L'entrée de Qarmaapik, lieu de ces deux usages, est donc le témoin de la place que ce bâtiment occupe dans le spectre entre ces deux pôles.

Une porte et un changement de matérialité au sol marquent la limite entre le porche et le *pulaarvik* [lieu où l'on rend visite], pièce principale de la Maison de la famille. Cette porte est généralement ouverte, quelle que soit la saison. Ces dispositifs marquent également la limite chaussures / chaussettes, sale / propre. C'est là que les *Qallunaat* s'arrêtent et attendent une autorisation verbale pour entrer. En revanche, les Inuit entrent et se dirigent vers les personnes déjà présentes dans le lieu. Les manteaux quant à eux peuvent être conservés à l'intérieur. S'ils sont retirés, ils sont enlevés et accrochés dans les différentes pièces de la Maison de la famille. Dernière étape pour s'agréger au groupe constitué des occupants de la Maison de la famille, une courte salutation : « *Ai !* [Salut !] ». Les enfants étendent leur espace de jeu du *pulaarvik* jusque dans la seconde partie du porche et jouent au milieu des chaussures : l'espace intérieur de la Maison de la famille déborde de ses limites physiques. Dans un mouvement inverse, en hiver un carton est posé au sol à l'intérieur du *pulaarvik* pour laisser les chaussures au chaud : ce carton matérialise l'extension de l'espace sale du porche dans le *pulaarvik*. Ce seuil ne se limite donc pas au cadre de la porte mais est diffus de chaque côté de cette ligne. Dans le sens de la sortie, un panneau lumineux indique l'issue de secours. Un extincteur et un déclencheur

manuel d'alarme incendie sont placés près de la porte. Ces dispositifs anti-incendie rappellent que le bâtiment n'est pas un espace privé mais bien un équipement recevant du public soumis au Code National du Bâtiment. Ils marquent l'omniprésence de la réglementation et du pouvoir allochtone. La sortie du bâtiment, elle aussi, se fait très rapidement. Le seuil n'est pas un lieu de regroupement avant une sortie collective, ce qui m'a régulièrement déstabilisée et fait perdre de vue les personnes avec qui j'avais prévu de quitter les lieux.

Le bureau partagé par la secrétaire et les gardiens est installé dans le *pulaarvik*, et permet à celui qui y est assis de voir les entrées et sorties au niveau de cette dernière porte. Ainsi, même si le contrôle des entrées est un rôle masculin, il s'agit uniquement d'une délégation de pouvoir de la part de la direction (conseil d'administration et équipe de coordination) qui, elle, est très majoritairement féminine. Par ailleurs, un contrôle informel des entrées est effectué en amont par l'équipe du personnel, exclusivement féminine, par la fenêtre donnant sur l'extérieur. Le contrôle de l'espace, c'est-à-dire le contrôle des entrées, des activités et des comportements, appartient aux femmes. Elles confient aux hommes la charge de la mise en application.

Enfin, la dimension symbolique des seuils d'entrée est également très importante. Michèle Therrien [1987], par une approche ethnolinguistique, et Bernard Saladin d'Anglure [1978], par une approche anthropologique, se sont intéressés aux dimensions cosmologiques de l'habitat traditionnel inuit. Ils ont ainsi mis en évidence une analogie entre l'igloo de neige et le ventre de la femme enceinte, notamment par l'utilisation du même vocabulaire pour désigner l'un et l'autre. L'anthropologue Guy Bordin [2003], dans une étude sur le lexique de l'habitat contemporain, montre quant à lui que cette relation entre le corps et l'habitat est maintenue avec les maisons contemporaines. Il existe des rituels liés à la naissance concernant les futurs parents [Pernet, 2014, p. 179-184]. Une femme enceinte ne doit pas franchir un seuil à l'envers pour ne pas risquer une naissance par le siège, ni s'arrêter sur celui-ci. Elle doit également le franchir rapidement, un franchissement trop lent pouvant causer un accouchement lent et difficile. En effet, les actions de la future mère représentent la naissance aux yeux du fœtus [Pernet, 2014, p. 181]. D'autres rituels liés à la naissance impliquent le seuil du logement, mettant en action la relation entre monde humain et univers intra-utérin pour influencer le fœtus qui est vu comme un être doué d'une intentionnalité et d'une agencéité propres [Pernet, 2014 : 178]. Le but de ces différents rituels est d'« *établir une correspondance entre le point de vue du fœtus sur son existence intra-utérine et sa perception du monde maternel, [de] faire en sorte que l'issue de la maison où se déroule l'accouchement prolonge l'issue de la petite maison maternelle, de manière à favoriser la sortie de l'enfant. [...] On cherchait ainsi à influencer le fœtus en*

*élaborant une représentation de la naissance signifiante à ses yeux, une représentation qu'il puisse rapporter à sa propre expérience du monde, et qui le pousse à imiter son futur père. »* [Pernet, 2014, p. 179-80]. Les prescriptions concernant le fait de ne pas s'arrêter sur un seuil pour une femme enceinte ne se limitent pas à celui des habitations, mais de tous les bâtiments<sup>9</sup>. Le mot désignant l'entrée du bâtiment de Qarmaapik, *paak*, signifie également la vulve [Bordin, 2003, § 8], mettant cet édifice, comme les habitations, en relation avec le corps féminin.

## 2.2. Les entrées secondaires

Lorsque la Maison de la famille accueille des familles dans le refuge, les autres activités sont annulées afin de garantir leur anonymat et également pour assurer la sécurité des éventuels visiteurs qui pourraient se trouver pris dans une situation violente. Aucune activité n'est annoncée par la radio ni sur les réseaux sociaux. Néanmoins des personnes peuvent se présenter à tout moment pour venir à la Maison de la famille. Un panneau est alors affiché sur la porte, indiquant « *Staff only. No visitors until further notice. Nakurmiik [Merci]* ». Le message écrit n'étant pas suffisant pour décourager les visiteurs, la décision a été prise en octobre 2019 de fermer le verrou de la porte. De nouvelles stratégies sont mises en place : frapper pour que le gardien ouvre la porte, ou utiliser une porte latérale qui, elle, n'est pas verrouillée. Ces stratégies traduisent l'absence de rupture nette entre espace public et espace privé dans la communauté d'une part [Brière, 2014, p. 78 ; Fraser et al., 2014, p. 544], et la nécessité de l'anonymat qui apparaît à travers la fermeture à clé de la porte principale d'autre part. Le seuil est donc témoin de la tension entre les deux missions de la Maison de la famille : être un espace accueillant pour tous pour des activités de prévention, et un espace d'intervention en cas de crise.

La porte latérale est également utilisée pour faire entrer ou sortir du matériel encombrant (chaises, tables, panneaux séparatifs, etc.). Les personnels des services municipaux à qui est empruntés ce mobilier se présentent à la porte principale pour s'annoncer. Puis ils sortent déplacer leur *truck* devant la porte latérale pour charger et décharger leur cargaison. Cette porte est également munie d'un sas, mais nettement plus petit que celui de l'entrée principale. Il marque également la limite sale / propre : à l'intérieur, les personnes en chaussettes déplacent les objets et les confient à la porte à ceux, dehors, qui sont en chaussures.

Un autre exemple d'utilisation d'une porte secondaire est l'organisation d'une animation pour Halloween. Tout l'espace intérieur de la Maison de la famille a été repensé temporairement afin de créer une maison hantée : un circuit fabriqué avec des parois mobiles et des sacs poubelles

---

<sup>9</sup> Communication personnelle, N.Etok, 15 janvier 2020

noirs, avec des fumigènes et de la musique d'ambiance ; aménagé, décoré et éclairé afin de créer des frayeurs aux visiteurs. Le parcours commence à la porte arrière, où est collecté le droit d'entrée, et finit à la porte principale. Selon l'historien Adrien Lherm, ce qu'Halloween fête par ses rites d'inversion c'est entre autres l'« *agencement des structures élémentaires de la communauté et la représentation que ses membres doivent avoir d'elle.* » [Lherm, 2005, p. 89]. Tout comme les humains qui se déguisent, la Maison de la famille subit un renversement. Ce lieu qui toute l'année est dédié au bien-être et à la sécurité est transformé en un lieu de peur, et l'inversion des portes marque matériellement ce renversement.

Enfin, les seuils instituent une différence entre ceux qui peuvent potentiellement les franchir ou non. Qui n'entre pas ? Tout d'abord, les personnes violentes et / ou alcoolisées, dont les familles se sont mises à l'abri. Il s'agit d'un espace de sécurité. Ensuite, concernant les *Qallunaat*, ceux-ci viennent pour des raisons professionnelles, tels que les policiers par exemple, ou les chercheurs. Ils sont alors dans un rôle de représentants des institutions blanches. Sauf deux *Qallunaat* qui viennent ponctuellement participer activement à la vie de Qarmaapik : le psychologue, qui intervient auprès des clients, et le représentant de l'Église, qui collabore à la mise en place de certains événements. Quelques-uns, intégrés à la communauté, viennent rendre visite, mais aucun ne vient comme client ou pour participer aux activités. Leur venue n'est pas empêchée, mais c'est par la nature même du lieu qu'elle n'est pas favorisée. C'est une autre forme de violence qui est tenue à l'écart : le pouvoir colonial, ses institutions, et ses représentants. La Maison de la famille est alors un espace de sécurité culturelle.

Ainsi, l'entrée principale et ses déclinaisons sont le lieu de rituels d'entrée précis. Ce sont des espaces intermédiaires, n'appartenant plus à l'extérieur et pas encore à l'intérieur. Dès ces seuils se lit la double nature de la Maison de la famille : espace communautaire ouvert à tous, ayant pour mandat de préserver l'anonymat de ceux qui viennent y trouver refuge. On y lit aussi les relations entre deux sociétés, inuit et *qallunaat*.

### 3. Les seuils intérieurs de la Maison de la famille

Le modèle de l'entrée principale vient se décliner au niveau des seuils intérieurs. Comme Bonnin le propose, « *il faut toujours chercher ce qu'[ils] sur-intériorisent, ce qu'[ils] sous-intériorisent. Mais que séparent ces frontières, ces cloisonnements ? Ils viennent instituer une coupure, une différenciation au sein d'un bloc d'intériorité monolithique.* » [Bonnin, 2000, p. 84].

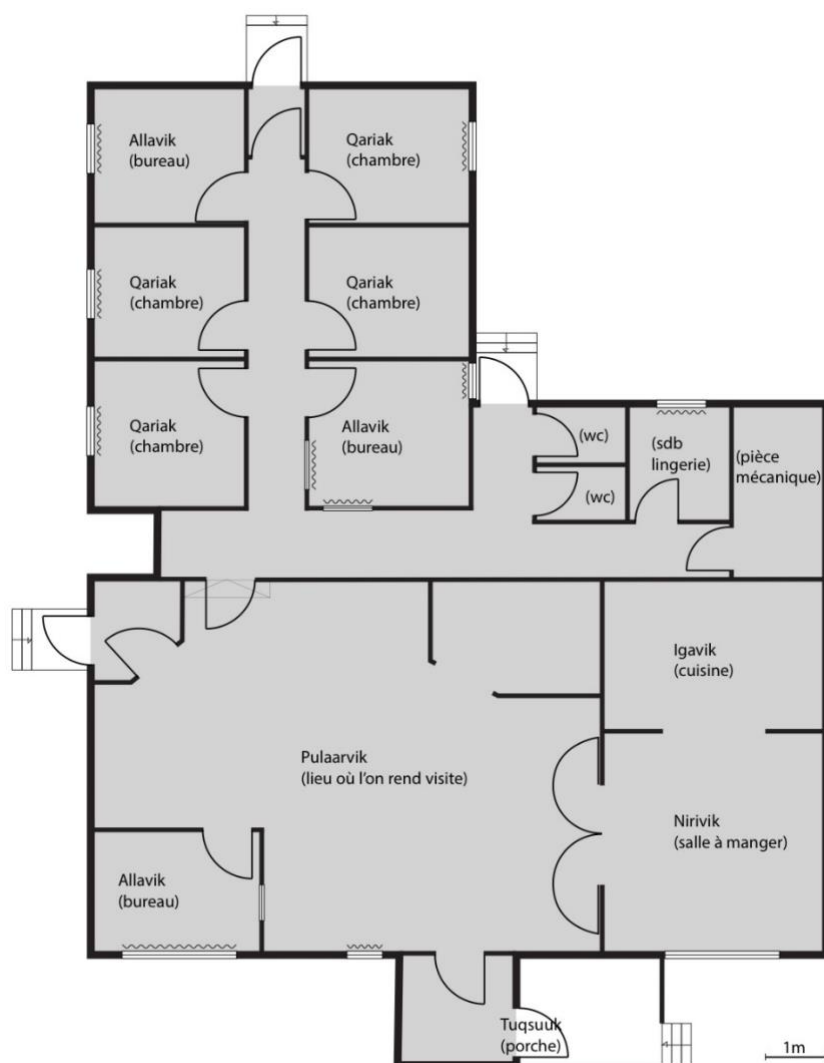


Figure 4. Plan schématique de Qarmaapik (Chloé Le Mouël, 2020)

### 3.1. Articulation prévention / intervention

Le bâtiment de Qarmaapik est séparé en deux parties : l'une dédiée à la prévention et l'autre à l'intervention. Une fois entré dans le bâtiment, le visiteur se trouve dans la partie prévention, composée du *pulaarvik*, du *nirivik*, de la cuisine et du bureau des coordinatrices. Pour se rendre dans le refuge, le visiteur doit passer une porte, précédée d'une petite pente. Cette pente existe pour des raisons techniques et sert à rattraper le niveau du sol de deux parties du bâtiment qui n'ont pas été construites à la même période. C'est un témoin de l'histoire de l'édifice et de ses vies successives. Un premier couloir à droite permet d'accéder à une salle de bains, deux toilettes, et la salle technique du bâtiment. Un second couloir, tout droit, permet d'accéder au bureau du psychologue, quatre chambres et le bureau des intervenants sociaux [*councillors*]. Au début de ce couloir est affiché un panneau permanent indiquant « *Employees and clients*

*beyond this point thanks* », laissant à tout visiteur la possibilité d'accéder aux toilettes mais les empêchant d'entrer dans un espace réservé aux clients. Cette affichette déplace le seuil entre les deux parties du bâtiment au niveau du début du couloir. Néanmoins, la limite entre les deux zones est bien plus marquée par la porte que l'affichette, les simples visiteurs ne traversant pas celle-ci. La porte permet de conserver l'intimité, coupant la vue et le son, ce que manque de faire l'affichette. D'ailleurs, dans le cas où des clients se trouvent dans le refuge, un panneau temporaire est parfois affiché sur la porte indiquant « *pinasuti kisiani* [sic ; en syllabaire : employés uniquement], *Employees only* ». Il marque le fait que finalement c'est bien la porte la limite. Dans ce message, l'autorisation pour les clients de franchir ce seuil est sous-entendue, et ce sont les visiteurs qui sont tenus à l'écart au cas où ils seraient passés outre le panneau de l'entrée et seraient quand même présents dans la Maison de la famille. En effet, lorsque le refuge accueille des personnes, l'espace d'intervention se dilate et toute la Maison de la famille devient alors l'espace intime. L'occupation est très irrégulière et imprévisible : les chambres peuvent rester vides plusieurs semaines d'affilée, puis soudainement plusieurs familles peuvent venir y séjourner en même temps. C'est, comme nous l'avons vu dans la partie précédente, tout le bâtiment qui est alors fermé aux visiteurs et la porte principale qui prend le relais pour marquer la frontière de la zone intime. Elle protège l'anonymat, dont le maintien est fragile dans un contexte d'interconnaissance entre tous les habitants du village, en marquant la limite entre les clients et la communauté. Donc le seuil entre prévention et intervention marque une limite entre la communauté, dans les espaces accessibles à tous, et les familles, dans les espaces accessibles uniquement aux clients. Les employés de la Maison de la famille peuvent naviguer entre les deux. Ce seuil se déplace selon les besoins. De cette manière, le groupe occupant le bâtiment adapte celui-ci aux événements au jour le jour, le bâtiment ne permettant pas de répondre à tous les besoins simultanément.

### 3.2. Prévention : un *continuum* spatial permettant la mise en relation

La partie prévention est composée du *pulaarvik*, du *nirivik*, de la cuisine et du bureau des coordinatrices. À part le bureau qui est fermé, les trois autres pièces sont largement ouvertes et forment un *continuum* spatial où le regard et le son portent d'une pièce à l'autre, permettant des discussions entre les personnes présentes dans ces différentes pièces. La limite est marquée par une cloison ouverte d'une grande baie. Le *pulaarvik* est une grande pièce où se déroulent des activités telles que des ateliers de couture. Le partage est un pilier de la sociabilité inuit [Damas, 1972 ; Collignon, 2001]. Dans les réseaux de partage circulent de la nourriture, de l'entraide



mutuelle, du matériel, des enfants, du soutien politique, mais aussi de l'espace [Hervé, 2015, p. 35]. *Pulaarvik* signifie lieu où l'on rend visite, or la visite est le partage d'un bien immatériel, le lien communautaire : « Une vraie maison est celle qui est animée par les visites des uns et des autres et qui se trouve ainsi intégrée dans le circuit des échanges » [Collignon, 2001, p. 396]. Qarmaapik joue donc un rôle dans les réseaux d'échange par les visites qui l'animent, que ce soit dans le cadre d'ateliers ou de manière non-programmée. Les visites ne se limitent pas au seul *pulaarvik*, mais peuvent avoir lieu dans le *nirivik*. A l'interface du *pulaarvik*, de la cuisine et de l'extérieur par la fenêtre, cette pièce est dotée d'une grande table autour de laquelle il y a toujours du monde assis et où s'engagent des conversations informelles. Cette fenêtre est la seule qui ne soit pas occultée. Elle permet la vue vers l'extérieur mais aussi, une fois le panneau coulissant ouvert, des discussions entre ceux qui sont dedans et ceux qui sont dehors. Dans la cuisine, espace de la cuisinière, sont régulièrement organisés des ateliers de cuisine communautaire. Une chaîne hifi placée dans le *nirivik* diffuse la radio locale, mettant en lien tous les habitants de Kangiqsualujjuaq. Dans le cadre de réunions publiques tenues à Qarmaapik, les seules personnes assises dans les encadrements des baies sont des *Qallunaat*, montrant ainsi à la fois leur participation et leur mise en retrait de l'activité. Les Inuit se tiennent en avant ou en arrière du seuil, respectant l'interdit de se tenir sur un seuil. Le bureau des coordinatrices a un statut à part. Lieu dédié au travail des coordinatrices, l'accès n'en est interdit que quand une affichette est accrochée à la porte pour indiquer qu'elles ont besoin de ne pas être dérangées le temps d'être au téléphone. Ce bureau permet une connexion visuelle avec le *pulaarvik* et le *nirivik* par une fenêtre intérieure. Enfin, dans le *pulaarvik*, il existe un sous-espace particulier : une alcôve marquée par des cloisons mais elle aussi largement ouverte sur le *pulaarvik*. Elle n'a d'ailleurs pas de nom propre, elle est considérée comme faisant partie du *pulaarvik*. Dans cet espace sont disposés un canapé et une télévision. Sa singularité est également marquée par le fait qu'elle est plus sombre que le reste de la pièce. Espace largement ouvert, il permet tout de même à ceux qui y vont de se créer un espace intime. Les regards de ceux présents dans le *pulaarvik* et ceux présents dans l'alcôve ne se croisent pas. Elle offre un espace pour s'isoler tout en étant en contact avec les autres. Elle peut permettre par exemple à une mère de partager un moment de détente avec ses enfants devant la télévision pendant que d'autres personnes trient du matériel pour une activité à venir dans le *pulaarvik*.

Cette première partie de la Maison de la famille est donc un espace de visite, de lien communautaire. C'est un *continuum* spatial qui permet le déploiement de la parole, et donc de la parole vraie, chargée de sens, qui permet un échange de qualité [Collignon, 2001, p. 398].

Les seuils, présents mais peu marqués, mettent en évidence qu'il s'agit d'un espace de mise en relations des membres de la communauté.

### 3.3. Intervention : un espace compartimenté pour les activités en groupes réduits

Dans la seconde partie de la Maison de la famille, le refuge, l'espace est très partitionné : deux couloirs, quatre chambres, le bureau du psychologue, le bureau des animatrices, une salle de bains, deux toilettes, la salle technique du bâtiment. Les maisons compartimentées favorisent la dispersion et les activités individuelles [Dawson, 2006 : 123]. Ici, les pièces servent à des activités en petits groupes : groupe familial, ou rencontres entre les clients et le psychologue ou une intervenante sociale. C'est donc bien la possibilité de s'isoler qui est recherchée, non pas individuellement mais en petits groupes. Encore une fois, une affichette sur la porte du bureau du psychologue indique quand le seuil ne peut pas être franchi. Les portes ne sont donc pas suffisantes pour signifier l'ouverture et la fermeture, la possibilité ou non du franchissement. Les affichettes sont mises et enlevées selon le contexte. Ce sont alors elles qui ont pour rôle de signifier qui, selon son statut, peut ou non franchir le seuil. Des croix tracées à la main sur du papier sont présentes sur les portes des chambres, mettant ainsi ceux qui rentrent dans cet espace sous la protection du dieu chrétien. Ils bénéficient alors d'une double protection, humaine et divine.

En 2001, Béatrice Collignon remarquait les critiques suivantes à l'égard des espaces partitionnés des habitations : ils ne permettent pas le déploiement de la parole et ainsi l'espace domestique ne peut plus être un espace relationnel « *dans un contexte culturel dans lequel la mise en relation des hommes entre eux, mais aussi des hommes avec les autres éléments de l'environnement, est essentielle à la vie.* » [Collignon, 2001, p. 398]. Dans le cas de Qarmaapik, les critiques qui sont formulées au contraire sont le fait que la parole n'est pas protégée : le son circule trop et ne permet pas de garantir l'intimité. Ceci signifie-t-il qu'il existe un nouveau besoin d'intimité, de pudeur, d'individualisme ? Collignon<sup>10</sup> rapporte que les femmes ayant vécu dans les maisons de neige et les maisons contemporaines reprochent à ces dernières de ne pas permettre l'intimité ; que l'intimité de chacun était préservée dans les dômes de neige par l'attitude des autres personnes présentes dans l'habitation. Ainsi, le besoin d'intimité préexisterait, selon des modalités qui ne sont pas directement transposables dans les configurations du cadre bâti actuel.

---

<sup>10</sup> Café géographique « De la cave au grenier. Habiter les coins et recoins des espaces domestiques », par Béatrice Collignon, Festival International de Géographie, St Dié des Vosges, 4 octobre 2014.

Enfin, la partition de l'espace n'est pas remise en cause comme un élément entravant la mise en relation des personnes à Qarmaapik. Cette critique est reportée sur le mobilier, qui ne permet pas assez de s'installer en petits groupes confortablement. Il en est de même pour les lits d'une personne qui ne permettent pas d'accueillir une famille qui souhaiterait passer la nuit ensemble comme il est de pratique courante dans les habitations.

## Conclusion

Dans leurs aspects symboliques, sociaux et leurs usages, les seuils principaux de la Maison de la famille, des habitations, ainsi que tous les bâtiments de Kangiqsualujjuaq sont une relecture contemporaine de l'entrée de la maison de neige. Dans leur aspect matériel, ils sont une synthèse entre une morphologie traditionnelle et des matériaux contemporains. Par ailleurs, une conséquence de la sédentarisation est la multiplication des types de bâtiments (église, école, magasin, dispensaire, *etc.*), et avec eux s'est affinée l'articulation entre la sphère privée et la sphère publique. L'entrée principale de Qarmaapik est témoin de la tension entre les deux missions de la Maison de la famille : être un espace accueillant pour tous, pour des activités de prévention, et un espace d'intervention en cas de crise nécessitant la protection de l'anonymat. Ainsi les règles de franchissement changent selon le contexte, l'activité qui se déroule, les personnes présentes. Les seuils extérieurs et intérieurs sont constitués de dispositifs complexes afin de ne pas être des lieux de coupure, mais de mise en relations des individus et de gestion de l'intimité. C'est par le franchissement répété des seuils que cet espace intermédiaire est produit et reproduit, et que l'identité collective de la communauté est réitérée. Qarmaapik étant conçu comme un lieu d'*empowerment* face à un pouvoir exogène, outil d'une quête d'autonomie contre l'hétéronomie, ses seuils sont aussi porteurs d'un discours sur les relations entre les Inuit et le Canada.

## Bibliographie

- BONNIN Philippe, 2000, Dispositifs et rituels du seuil : une topologie sociale. Détour japonais. *Communications*, vol. 70, n° 1, pp. 65-92.
- BORDIN Guy, 2003, Le corpus lexical de l'habitat inuit de l'Arctique oriental canadien. *Journal de la société des américanistes*, vol. 1, n° 89, pp. 95-123.

BOURDIEU Pierre, 1982, Les rites comme actes d'institution. *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 43, n° 1, pp. 58-63.

BRIERE Andréanne, 2014, *L'appropriation de l'espace domestique inuit : enjeux socioculturels à Kangirsujuaq, au Nunavik*. Maîtrise : anthropologie : Québec, Université Laval, 186 p.

BRIERE Andréanne et Frédéric LAUGRAND, 2017, Maisons en communauté et cabanes dans la toundra : Appropriation partielle, adaptation et nomadisme chez les Inuits du Nunavik et du Nunavut *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 47, n° 1, pp. 35-48.

CENTLIVRES Pierre, 2000, Rites, seuils, passages. *Communications*, vol. 70, n° 1, pp. 33-44.

COLLIGNON Béatrice, 2001, Esprit des lieux et modèles culturels. La mutation des espaces domestiques en arctique inuit//Sense of Place and Cultural Identities: Inuit Domestic Spaces in transition. *Annales de Géographie*, vol. 110, n° 620, pp. 383-404.

DAMAS David, 1972, Central Eskimo Systems of Food Sharing. *Ethnology*, vol. 11, n° 3, pp. 220-40.

DAWSON Peter, 2006, Seeing like an Inuit family: The relationship between house form and culture in northern Canada. *Études/Inuit/Studies*, vol. 30, n° 2, pp. 113-35.

DAWSON Peter, 1995, "Unsympathetic Users": An Ethnoarchaeological Examination of Inuit Responses to the Changing Nature of the Built Environment. *ARCTIC*, vol. 48, n° 1, pp. 71-80.

DIBIE Pascal, 2012 *Ethnologie de la porte : des passages et des seuils*. Paris, Éditions Métailié, 422 p.

EMUDLUK Maggie, 2017, Qarmaapik House: A multi-use and safe place for families in Kangiqsualujjuaq. *Northern Public Affairs*, vol. 5, n° 2, pp. 37-40.

EMUDLUK Maggie et Alice UNATWEENUK, 2017, *Qarmaapik Family House à Kangiqsualujjuaq et maisons de la famille au Nunavik. Qarmaapik Family House in Kangiqsualujjuaq and Nunavik's family houses*. Communication : Assemblée Générale du partenariat de recherche Habiter le Nord Québécois [CRSH 2015-2020], Uashat Mak Maliutenam.

FRASER Sarah, Annie JAIMES, Ghayda HASSAN, Lucie NADEAU, Rebecca KASUDLUAK, 2014, L'espace dans une résidence pour jeunes inuit. *Adolescence*, vol. 32, n° 3, pp. 541-554.

HERVÉ Caroline, 2017, *Family Houses in Nunavik : a new qilaq (vault) for Inuit families*. Communication : 9e International Congress of Arctic Social Sciences, Umea.

HERVÉ Caroline, 2015 *Le pouvoir vient d'ailleurs: leadership et coopération chez les Inuits du Nunavik (Arctique québécois)*. Québec, Presses de l'Université Laval, coll. Mondes autochtones, 439 p.

LE MOUËL Jean-François et Maryke LE MOUËL, 2002, Aspects of Early Thule Culture as Seen in The Architecture of a Site on Victoria Island, Amundsen Gulf Area. *ARCTIC*, vol. 55, n° 2, pp. 167-189.

LHERM Adrien, 2005, Halloween, une vieille fête britannique dans la modernité américaine. *Communications*, vol. 77, n° 1, pp. 83-108.

LÖW Martina, 2015 *Sociologie de l'espace*. Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, coll. Bibliothèque allemande, 302 p.

MANCINI BILLSON Janet et Kyra MANCINI, 2007 *Inuit women: their powerful spirit in a century of change*. Lanham, Rowman & Littlefield Publishers, 496 p.

ORDRE PROFESSIONNEL DES TRAVAILLEURS SOCIAUX DU QUÉBEC, Lucie CHAINÉ, Roland LORD, Maryse RANGER, Jean LACHANCE et André PERRON, 2007, Guide de normes pour la tenue des dossiers et des cabinets de consultation. Montréal, OPTSQ, 64 p.

PERNET Fabien, 2014, *La construction de la personne au Nunavik. Ontologie, continuité culturelle, et rites de passage*. Doctorat : anthropologie : Lyon, Université Laval et Université Lumière Lyon 2, 452 p.

POIRIER Sylvie, 2000, Contemporanéités autochtones, territoires et (post)colonialisme: Réflexions sur des exemples canadiens et australiens. *Anthropologie et Sociétés*, vol. 24, n° 1, pp. 137-153.

SALADIN D'ANGLURE Bernard, 1978, L'homme (angut), le fils (irniq) et la lumière (qau): Ou le cercle du pouvoir masculin chez les Inuit de l'Arctique central. *Anthropologica*, vol. 20, n° 1/2, pp. 101-44.

SALADIN D'ANGLURE Bernard, Gilles LAROCHELLE et Léo ZRUDLO, 1973 *Projet Nunaturliq. Rapport de la phase 1*. Québec, Université Laval, Association Inuksiutiit Katimajit, 493 p.

SEGAUD Marion, 2012 *Anthropologie de l'espace : habiter, fonder, distribuer, transformer*. 2. éd, Paris, Colin, Collection U Sociologie, 245 p.

SOCIÉTÉ D'HABITATION DU QUÉBEC, Michel ALLARD, Hélène ARSENEAULT, Marc BLOUIN et Mathias BRANDL, 2017, *Construction d'habitations au Nunavik : Guides de Bonnes Pratiques*. Québec, Société d'habitation du Québec, 88 p.

THERRIEN Michèle, 1987 *Le corps inuit : Québec arctique*. Paris, SELAF, coll. Arctique, n° 1, 199 p.

VAN GENNEP Arnold, 1981 *Les rites de passage : étude systématique des rites de la porte et du seuil, de l'hospitalité, de l'adoption, de la grossesse et de l'accouchement, de la naissance, de l'enfance, de la puberté, de l'initiation, de l'ordination, du couronnement, des fiançailles et du mariage, des funérailles, des saisons, etc.* Réimpr. de l'éd. de 1909, augm. en 1969, Paris, Picard, 288 p.